



*La déconstruction des superstitions et des stéréotypes dans le roman
« la pantin rêveur » de Bahdja Sari
Deconstructing superstition and stereotypes in the novel
“le pantin rêveur” by Bahdja Sari*

تفكيك الخرافات والصور النمطية في رواية "العروسة الحاملة" لبهجة ساري

DAOUD Slimane¹

slimane.daoud@univ-relizane.dz

Reçu: 07/10/2024 Accepté: 12/02/2025 publié : 22/03/2025
تاريخ الاستلام: 2024/02/07 تاريخ القبول: 2025/02/12 تاريخ النشر: 2025/03/22

Résumé :

Ce travail de recherche vise à explorer la destruction des superstitions et des stéréotypes véhiculés entre les membres d'un même groupe au sein d'une même société. Ces représentations sociales, profondément ancrées, ont le pouvoir de nourrir les stéréotypes et les superstitions. La destruction de ces croyances exige également un pouvoir pour instaurer à leur place d'autres éléments culturels. L'auteure, Sari Bahdja nous présente dans son roman « Le pantin rêveur » une analyse fine et pénétrante d'une société algérienne où les superstitions influent les comportements et les mentalités des membres de la société dès leur plus jeune âge. En effet, la présente étude a pour objet l'analyse des procédés adoptés pour la déconstruction de ces croyances et la proposition des alternatives pour leur traitement

Mots clés : Déconstruction; superstitions ; croyances ; stéréotypes ; représentations sociales.

Abstract:

This research aims to explore the destruction of superstitions and stereotypes conveyed between members of the same group within the same society. These deeply rooted social representations have the power to feed stereotypes and superstitions. Destroying these beliefs also requires the power to replace them with other cultural elements. In her novel 'Le pantin rêveur', author Sari Bahdja gives us a detailed, penetrating analysis of an Algerian society where superstitions influence the behaviour and attitudes of members of society from an early age. The aim of this study is to analyse the procedures adopted to deconstruct these beliefs and to propose alternatives for dealing with them.

Keywords Deconstructing; Superstitions; beliefs; stereotypes; social Representations

¹ - Université AHMED Zabana Relizane-Algerie,



1. INTRODUCTION

Le roman *Le pantin rêveur* de Bahdja Sari nous plonge dans les méandres d'une société algérienne plongée aux prises avec les superstitions et les stéréotypes. À travers son personnage principal, l'auteure s'attaque aux préjugés et aux croyances populaires qui s'inscrivent dès le plus jeune âge dans la personnalité algérienne.

Située en Algérie, une nation majoritairement musulmane où l'Islam rythme la vie quotidienne, le roman de Bahdja Sari s'inscrit en opposition avec les superstitions qui s'éloignent des principes de cette religion. L'auteure met en lumière la propagation de ces croyances infondées au sein de la société algérienne, soulignant le manque de connaissance et de rationalité qui les entourent.

L'un des atouts majeurs du roman de *Le pantin rêveur* de Bahdja Sari réside dans sa virtuosité dans l'exploration des représentations sociales au sein de la société algérienne. À travers l'histoire d'une famille de condition moyenne, initialement installée à la campagne avant de déménager en ville, l'auteure retrace le parcours de la narratrice depuis sa naissance jusqu'à son mariage, soulignant son évolution et son appropriation des superstitions familiales. L'auteure sculpte des personnages singuliers grâce à une orchestration méticuleuse des pratiques, qu'elles soient religieuses ou infondées, conférant à chacun une identité algérienne marquée par la superstition. Cette mise en lumière nous mène à soulever la question suivante :

Comment l'auteure Bahdja Sari met-elle en lumière la déconstruction des stéréotypes et des superstitions dans son roman ? Autrement dit, comment remet-elle en question les croyances et superstitions qui pèsent sur la narratrice ? Comment ces stéréotypes et superstitions sont-ils construits et nourris au sein de la société ? Enfin, quels procédés l'auteure emploie-t-elle pour déconstruire ces idées reçues ?

Nous postulons pour cela, l'hypothèse suivante : À travers le parcours de la narratrice, l'auteure pourrait déconstruire les superstitions et les stéréotypes afin de révéler les enjeux sociaux sous-jacents.

Les travaux de Ruth Amossy nous apportent des éclairages précieux sur les mécanismes de la pensée stéréotypée, en nous montrant comment ces représentations se forment et se diffusent dans la société. Ils nous aident également à analyser leur impact sur nos interactions sociales.

Par ailleurs, les théories d'Henri Atlan nous permettent de comprendre les processus cognitifs et sociaux qui sous-tendent la formation et la transmission des croyances. En parallèle, l'ouvrage de Roger Caillois nous invite à une exploration du sacré, non pas sous l'angle strictement religieux, mais comme un phénomène universel qui traverse toutes les cultures.

Enfin, Jean-Louis Clade, dans son ouvrage "Superstitions et croyances populaires", nous propose une plongée fascinante dans le monde des croyances populaires. Il nous dévoile les origines de ces croyances, souvent liées à des phénomènes naturels inexplicables, à des expériences personnelles marquantes ou à des croyances religieuses.

2. Les représentations sociales

Les représentations sociales englobent les idées, qu'elles soient vraies ou fausses. Elles incluent les opinions, les croyances, le sacré et le profane partagé par un groupe. Elles se construisent comme des acquis au sein d'une même société. Ces représentations sociales se construisent à travers les interactions et les communications entre les membres du groupe. Elles sont conçues comme des schèmes cognitifs partagés entre les membres du groupe. Ces représentations ont le pouvoir d'influencer la manière dont les individus perçoivent et comprennent le monde qui les entoure, ainsi que leurs interactions. Sa présence permanente dans la vie mentale et quotidienne des individus et des groupes participe à la constitution de leurs pensées. À cet égard, Pierre Mannoni soutient que les représentations sociales englobent non seulement tout type de concept, qu'il soit vrai ou faux, juste, mais également :



«Elles émaillent aussi les discours politiques, et religieux, ainsi que tous les grands domaines de la pensée sociale : l'idiologie, la mythologie, la démonologie, les contes et les légendes, les fables et les récits folkloriques, la pensée scientifique même, ainsi que les domaines moins nobles comme la superstition, les croyances, les illusions répandus. » (Mannoni, 2012, p. 3)

Les représentations sociales constituent les pièces du puzzle de la vie humaine. Elles façonnent également tous les éléments essentiels de cette vie, tel que l'ensemble des idées philosophiques, sociales, les croyances etc., appartenant à un individu ou à un groupe social. Leur enracinement est ancré dans le tissu social. Les représentations sociales jouent un rôle prépondérant dans la vie humaine, où elles peuvent déterminer la vie mentale et relationnelle des individus.

2.1 Les croyances

L'être humain est intrinsèquement enclin à la croyance. Cette inclination explique la diversité des croyances observées à travers le monde. Chacun possède sa propre raison, à laquelle il adhère fermement. Gustave Lebon abonde dans ce sens en soulignant que : « les hommes sont presque toujours emportés à croire, non par la preuve mais par l'agrément. » (1911, p. 15). Cela met en lumière le fait que les humains, lorsqu'ils adoptent des croyances, ne le font pas nécessairement sur la base de preuves solides ou de raisonnements rationnels, mais plutôt par des biais irrationnels. Cela suggère que les motivations émotionnelles peuvent jouer un rôle puissant dans la formation des convictions humaines. La force de la croyance réside dans le sentiment d'appartenir à une communauté. Cette communauté est souvent invisible mais se concrétise lors de rencontres avec ses membres. (Gobin, 2005)

Les facteurs déterminants de choix de croyance ne reposent pas toujours sur la rationalité et la logique. Partant de cette idée, Mannoni met en lumière la manière dont les êtres humains forgent leurs croyances en précisant : « elles se posent comme des affirmations sans preuve, ayant force de conviction. » (Mannoni, 2012, p. 20). Bien que les convictions ne reposent pas sur des éléments tangibles et vérifiables, elles sont souvent présentées comme des affirmations vraies et puissantes. Mannoni explique que le façonnage des croyances se base sur le pouvoir d'influence significative qu'elles exercent sur les êtres humains, non pas tant sur leur capacité rationnelle que sur leur capacité à procurer des sentiments de certitude.

2.1.1 La dimension historique et sociologique des croyances

Les traditions culturelles et religieuses sont considérées comme des éléments constitutifs de l'identité de l'Algérien. Les croyances et les superstitions font partie des héritages transmis de génération en génération. Malgré cela, elles sont restées ancrées dans la mémoire collective du peuple. Si nous voulions approfondir ces croyances ou les caractériser, nous constaterions qu'elles représentent la relation entre l'humain et ce qu'il peut expliquer de manière stéréotypée. Cette représentation est le résultat des idées populaires façonnées par une dimension sociale et populaire, illustrant la culture interne de la société algérienne. Ainsi, nous en venons à la personnalité de l'individu algérien, influencée par des superstitions et des croyances populaires qu'il a vécues. Toutes les couches sociales les pratiquaient à un moment donné et les pratiquent encore actuellement, qu'elles soient composées d'intellectuels ou d'analphabètes, de jeunes ou de personnes âgées.

Les superstitions et les croyances occupent une place importante dans le quotidien de la population. Elles varient d'une personne à l'autre et d'un milieu à l'autre. Les individus sont ainsi entourés de toutes parts par ces croyances. Quant à leur origine, on constate qu'elles étaient initialement liées à la religion, mais qu'elles se sont ensuite diffusées dans la culture. Soumis à ces croyances, les individus les considèrent souvent comme des vérités absolues, sans chercher à en comprendre les fondements.



2.2 Les superstitions

Le contexte social dans lequel se trouve l'individu exerce des influences sur les convictions liées à certaines pratiques. D'une manière ou d'autre, les superstitions persistent dans la société en raison de mimétisme. À cet égard, Henri Atlan souligne que :

« Le règne de la superstition est renforcé par le mimétisme caractéristique de la plupart de nos relations sociales, associé à des illusions de rationalité qui ne sont-elles- mêmes que des dommages collatéraux de ce que les psychologues ont largement décrit comme des biais de jugement, depuis notamment les travaux de Tversky et Kahneman. » (2014, p. 311).

Il s'avère que l'individu adopte certaines pratiques religieuses ou superstitieuses par imitation d'un autre individu avec lequel il cohabitait au sein de même société, sans mener de recherches ni chercher à les justifier. Les individus ont tendance à imiter les pratiques, les comportements, et les croyances des autres. C'est la pratique habituelle que les individus agissent en raison rationnelle, mais peuvent être influencés par les biais cognitifs. Ce qui fait d'eux des vecteurs inconscients et involontaires de superstitions.

Quoi que : « la plupart de ces croyances et superstitions ne peuvent d'ailleurs s'expliquer que dans le contexte d'une époque. » (Clade, 2015, p. 3) et certaines demeurent incompréhensibles. En effet, c'est l'ignorance qui a nourri ces superstitions, tout comme l'imagination fertile qui a contribué à leur propagation. À cet égard, Henri souligne que : « la superstition était le produit de l'ignorance, de l'imagination et de la peur » (2014, p. 308). La peur joue un rôle majeur dans le développement des superstitions, car face à des effrayantes ou incertaines, les individus cherchent instinctivement des explications protectrices.

3. Le sacré et le profane

La perception du sacré par les individus ou les groupes sociaux se manifeste dans une réalité qui transcende le monde naturel et profane. Pour les croyants, le sacré occupe une place prépondérante dans toutes les réalités. C'est pourquoi il est bien difficile, voire impossible, pour les fidèles de modifier leur opinion sur un élément sacré, qu'il s'agisse d'un lieu, d'un livre ou de toute autre chose. En outre, les fidèles restent généralement fermés à la discussion de leur foi et de leur croyance avec les autres. Ce qui justifie que la croyance dépasse l'expérience naturelle. Concernant le sacré, Mircea Eliade souligne que : « le sacré se manifeste toujours comme une réalité d'un tout autre ordre que les réalités « naturelles » (1965, p. 16). La transcendance du sacré est perçue comme une dimension absolue, source de toutes les autres réalités n'appartenant pas à notre monde.

Le terme le plus explicatif de la notion du sacré est bien le profane. Ce dernier en est l'opposé. À cet égard, Roger Caillois affirme : « c'est qu'il s'oppose au profane. » (1950, p. 9). Il s'agit de la distinction entre deux sphères de l'existence humaine : le sacré et le profane. Le premier caractérise par sa nature transcendante et supérieure au monde, tandis que le deuxième englobe le monde ordinaire, dépourvu de caractère du sacré. Inconsciemment ou non, l'esprit humain tend à les considérer comme des éléments séparés, comme deux pôles opposés entre lesquels il n'y a rien qui les relie. L'inspiration du sacré peut provenir de divers phénomènes, tels que des phénomènes historiques, naturels, des textes, des comportements. etc. Son importance se manifeste souvent dans la culture religieuse.

4. Les stéréotypes et les clichés

Dans les sciences humaines et en psychologies sociale, le stéréotype est perçue comme un phénomène cognitif consistant à simplifier la compréhension du monde social. Cette simplification s'opère par catégorisation des individus eu égard à leurs attributs supposés. Autrement dit, les stéréotypes sont des représentations mentales appliquées aux individus ou des groupes en fonction leurs appartenances à un groupe social, leur genre, leur religion, leur classe sociale, leur origine



ethnique, etc. Les idées que les individus ou les groupes partagent concernent les pensées, les jugements de valeurs et les comportements. (BENNAMA, 2024)

L'analyse des stéréotypes s'inscrit dans une longue histoire. Walter Lippmann est le premier à avoir forgé, en 1922, le terme « stéréotype ». Dès lors, les stéréotypés sont caractérisés comme des images mentales préconçues. À ce propos, il cite : « des images dans nos têtes (...) Des catégories descriptives simplifiées par lesquelles nous cherchons à situer autrui ou des groupes d'individus. » (2015, p. 9). Lippmann souligne que les stéréotypes jouent un rôle important dans les interactions sociales où ils forgent des représentations mentales qui contribuent à la catégorisation et la compréhension des autres. Il s'agit d'une illustration de la propagation des stéréotypes par l'environnement social, qui englobe la famille, les amis, la société, les médias, etc. Del Boca considère le stéréotype comme : « un ensemble de croyance à propos d'un groupe social » (Légal, 2015, p. 10). Lorsque les représentations sociales, qui englobent les croyances, les opinions et les attitudes partagées par un individu ou un groupe social, se rigidifient et se simplifient à l'extrême, on aboutit aux stéréotypes.

Les clichés sont apparus vers la fin du XIXe siècle où Remy de Gourmont les considérait comme une imitation servile de style. Pour lui, les clichés étaient le signe d'une œuvre ratée, résultant de la transformation d'éléments originaux en une collection ridicule. À ce propos, il affirme :

« L'imitation est la souillure inévitable et terrible qui guette les livres trop heureux : ce qui était original et frais semble une collection ridicule d'oiseaux empaillés ; les images nouvelles sont devenues des clichés. [...] Télémaque, l'œuvre la plus imitée, phrase à phrase, de toutes les littératures, est pour cela même, définitivement illisible. C'est dommage, peut-être, et c'est injuste, mais comment goûter encore "les gazons fleuris – ces beaux lieux – qu'elle arrosait de ses larmes" ? » (Amossy & Herschberg-Pierrot, 2021, p. 11).

La fraîcheur et l'originalité d'une œuvre littéraire sont menacées par une imitation excessive. Cette dernière rend les œuvres ternes et dépourvues de vie. L'imitation excessive nuit à la lisibilité de l'œuvre en un ensemble de clichés. Le Télémaque, l'œuvre que l'auteur cite en exemple, a fait l'objet d'une imitation phrase par phrase. Pour lui, cette imitation minutieuse a rendu l'œuvre définitivement illisible. L'auteur conclut sa citation en exprimant sa déception face à ce phénomène d'imitation excessive, qui, selon lui, peut gâcher une œuvre entière. Il souligne également l'impossibilité d'apprécier la beauté d'une œuvre littéraire lorsqu'elle est vidée de toute originalité par une imitation excessive, étouffant ainsi la créativité de littéraire.

L'émergence des termes « poncif » et « cliché » est apparu à l'aube du XIXe siècle, avec un lien très étroit avec l'imprimerie et les arts graphiques. Leur évolution s'est accompagnée d'une connotation négative. L'invention ou la reproduction en masse du même modèle est devenue synonyme du cliché. Ce terme du cliché : « n'est pas définit seulement comme une formule banale, mais comme une expression figée, répétable sous la même forme. » (Amossy & Herschberg-Pierrot, 2021, p. 14).

5. La relation entre les représentations sociales, croyances, superstitions, le sacré et le profane, le stéréotype et le cliché

L'homme perçoit et interagit avec le monde qui l'entoure à travers les représentations sociales, telles que : la croyance, le sacré et le profane, les stéréotypes et les clichés, et les superstitions. Ces concepts reflètent son système de valeur, ses ambitions, ses espoirs, ses peurs, ses sentiments de sécurité, et constituent au façonnement de ses expériences individuelles et collectives.

Tous ces concepts s'entremêlent et se chevauchent. Les représentations sociales peuvent être articulées autour des croyances, des superstitions et des stéréotypes. À titre d'exemple, Il se peut que des stéréotypes propagés au sein de la société sur un groupe donné soient à l'origine de représentations



sociales négative à son égard. Le concept de la croyance peut engendrer un sentiment de suspicion, de doute et influencer la perception du sacré et du profane. En d'autres termes, une personne qui croit en Dieu unique peut considérer comme profane ceux qui n'ont pas le lien avec ce Dieu.

Tout évènement inexplicable et incompréhensible par les représentations sociales peut trouver une justification dans les superstitions. Par exemple, une personne croit au mauvais œil. Cette croyance lui semble justifiée lorsqu'on lui demande d'expliquer cet évènement.

Pour que certaines représentations sociales se perpétuent et persistent dans le temps, les stéréotypes et les clichés peuvent être utilisées à cette fin. Par exemple, si des idées néfastes, telles que les malédictions, circulent au sein d'une société par l'intermédiaire d'un groupe dominant, des stéréotypes et des clichés associés à ce groupe et à la malédiction peuvent être utilisés pour justifier cette croyance.

5.1. L'évolution du personnage

Née et élevée dans un cocon familial protecteur, la narratrice grandit sous l'emprise d'un père autoritaire. Figure dominante du foyer, il incarne un patriarcat solidement ancré. Sa femme, quant à elle, intériorise pleinement ce rôle subordonné, convaincue que son destin est lié à celui de son époux. Aucune décision, aucune action ne peuvent être entreprises sans son assentiment. La société dans laquelle elle évolue est un véritable carcan, où traditions, croyances et superstitions règnent en maîtres. Après le décès du père, c'est la mère qui perpétue cet héritage, transmettant à sa fille les valeurs d'une culture figée. L'amour, lui aussi, est soumis à des tabous rigoureux. La jeune femme n'a pas le droit d'exprimer ses sentiments, d'autant moins pour un garçon de son âge.

Face à ces contraintes, la narratrice décide de se révolter. Elle aspire à briser les chaînes de la société et à s'affranchir des normes qui l'étouffent. Sa rébellion la confronte à l'opposition farouche de sa famille et de son entourage, déterminés à préserver le statu quo. Malgré les difficultés et les résistances, la jeune femme persiste dans sa quête d'émancipation. Elle explore alors des voies spirituelles, cherchant un sens à la vie en dehors des croyances traditionnelles.

Toutefois, cette révolte va la conduire dans une impasse. Manipulée et entraînée dans un milieu corrompu, elle découvre avec amertume l'hypocrisie de ceux qu'elle croyait défendre. Les valeurs qu'elle contestait ouvertement sont en réalité pratiquées en secret par ceux-là même qui les prônaient

6.1. Un nouveau-né est un présage du bien ou du mal

Dans son roman, l'auteure commence, à travers la narratrice, par évoquer le stéréotype répandu dans la société algérienne concernant les présages de fortune ou de malheur. Les circonstances que la narratrice a vécues depuis sa naissance jusqu'à son mariage représentent des images fortes et partagées collectivement au sein de cette même société. D'ailleurs, le nom donné à cette narratrice est *Bouchara*. Il est vrai que, dans la communauté musulmane, le nom choisi pour l'enfant porte une charge sémantique en lien avec l'identité musulmane. De plus, le nom de l'enfant contribue à la construction de sa personnalité. C'est pourquoi l'on trouve souvent que les noms des enfants reflètent les valeurs et les tendances de leurs parents. L'insistance sur le choix d'un nom pour un enfant découle de sa signification positive.

À cet effet, la narratrice tente, dans le passage suivant, de répondre à la question de savoir pourquoi elle est prénommée *Bouchera* et dans quelles circonstances elle est née :

« Quelques jours avant ma naissance, mon père qui était en procès depuis de nombreuses années avec un de nos voisins pour un lopin de terre qu'il lui avait spolié, vit la fin de son calvaire : la justice avait tranché : enfin le terrain lui appartenait. C'est justement à cette période que je suis venue au monde et c'est tout naturellement que l'on me prénomma Bouchra. J'ai été à ce moment crucial de la vie de mes parents un peu ce *bechrit el kheir*, c'est-à-dire ce papillon de nuit qui présage la bonne nouvelle, la richesse... un peu comme la patte de lapin sous d'autres cieux. A la suite d'une mauvaise prononciation de Youcef mon frère âgé alors de trois ans qui commençait tout juste à parler, on me donna tout simplement le nom de *Bouba* comme il l'avait décidé ; ce



diminutif me collait plutôt bien à la peau, puisque, aux dires de ma famille, j'étais une petite fille affectueuse, turbulente et toute en rondeur assortie d'un tempérament gai, et a fini par être adopté par tout le monde, si bien que n'importe quel voisin questionné à mon sujet pouvait dire : Bouchera ? » (El Bahdja, 2021, p. 13)

Il s'avère que l'auteure souhaite dénoncer la généralisation excessive des présages de fortune ou de malheur associés à la naissance d'un enfant. Cette vision simpliste ne reflète pas la réalité complexe du destin des individus, y compris celui de leurs parents. En effet, l'auteure met en lumière le fait que la spoliation du terrain du père de la narratrice, sans son consentement, ne pourra jamais être récupérée par l'avènement de la nouveau-née, et vice versa. De même, le vol d'un morceau de train ne saurait en aucun cas prédire la chance ou la malchance de leur parent, notamment le sort de la famille. La vie de la nouveau-née sera déterminée par de nombreux facteurs bien plus importants que ces superstitions.

À cet effet, l'auteure cherche à éveiller les consciences et à inciter les lecteurs à se défaire de ces croyances infondées. Ces dernières ne font qu'alimenter des jugements hâtifs et discriminatoires envers les individus.

6.2. La croyance superstitieuse mine le travail acharné

La récolte est le fruit d'un long parcours semestriel. Les fellahs cultivent leur terre avec des moyens primitifs, ce qui exige aux travailleurs des efforts physiques intenses. Ce travail acharné est omniprésent tout au long des saisons, depuis la saison de préparation du sol jusqu'au semis et à la récolte. Les fellahs sont conscients que le travail exigeant nécessite un engagement personnel, des moyens matériels et humains adéquats pour obtenir une récolte abondante. Ils savent pertinemment qu'aucune force extérieure ne peut accomplir le travail à leur place. En revanche, ils croient que ce dur labeur peut être compromis par des injures ou des blasphèmes. Dans ce passage, la narratrice témoigne :

« À cette occasion, on faisait des vœux, les fellahs s'interdisaient entre eux d'éventuelles injures ou blasphèmes de raille, mauvaise récolte. Dans certaine famille, on allait jusqu'à éviter de mettre des épices ou des ingrédients acides dans les plats pour que l'année commencée soit douce et prospère. » (El Bahdja, 2021, p. 37).

L'utilisation du pronom indéfini « on » crée une sensation d'interrogation chez le lecteur, l'incitant à se questionner sur l'identité de ceux que ce pronom représente. Cette stratégie narrative permet d'impliquer le lecteur, le transformant en partenaire de la société décrite par la narratrice. Cette stratégie d'écriture incite le lecteur à réfléchir sur les stéréotypes répandus dans une société où la croyance, en ces attitudes irrationnelles, possède le pouvoir magique.

Sous-jacente, elle se pose une question : Qu'est-ce qui pousse quelqu'un à craindre de briser des traditions non fondées sur la réalité, mais ancrées dans les pratiques sociales ? Cette croyance infondée, que l'auteure cherche à déconstruire tout au long de son roman, fait perdre aux fellahs l'enthousiasme pour la récolte.

Il est important de souligner que l'auteure ne prône pas l'abandon de la liberté d'expression. Elle distingue clairement entre les injures et les blasphèmes, qui ne relèvent pas de cette liberté, et les véritables causes qui entravent la prospérité des fellahs. Elle encourage ces derniers à persévérer et à s'appuyer sur des méthodes fondées sur la science et la technologie pour améliorer leurs rendements.

Au sein de la société décrite par la narratrice, la superstition, en particulier celle qui entrave le travail acharné, exerce un pouvoir parallèle à la religion. Les individus de cette société peuvent transgresser les pratiques religieuses, mais se retrouvent paralysés face aux pratiques irrationnelles. L'homme est également contraint de respecter des rites déraisonnables imposées par la société.

6.3. Le mythe du mauvais œil

La narratrice évoque une croyance populaire ancrée dans la société algérienne. Cette croyance se manifeste dans l'anecdote qu'elle raconte concernant sa mère et son petit frère à sa naissance. Le nouveau-né, Amine, était un magnifique bébé. L'amour maternel instinctif, qui la liait à son fils, la poussait à le protéger de tous les malheurs qui pouvaient survenir. Pour ce sens, elle déclare :



« Amine était un beau bébé. Il avait hérité des yeux couleur azur de ma mère. Sa peau aussi lisse qu'une peau de pêche incitait sans cesse aux câlins et aux bisous. Il mobilisait l'attention de tous ce qui se penchaient sur son berceau. Ma mère, de nature superstitieuse, craignait pour lui le mauvais les enfants n'y échappent pas disait-elle, surtout qu'il s'agit d'un garçon. » (El Bahdja, 2021, pp. 65-66)

La société algérienne est connue pour sa partialité en matière de genre, où le genre masculin est, dans la majorité des cas, favorisé par rapport au féminin. Ce statut ne lui est pas accordé ex nihilo. En effet, dans la tradition algérienne patriarcale, les hommes sont souvent considérés comme les protecteurs et les pourvoyeurs de la famille. Ils sont censés assumer la responsabilité financière du foyer et assurer la sécurité de ses membres. De plus, pendant la colonisation française, les hommes étaient généralement plus exposés aux dangers de la guerre et de la violence. Cette combinaison de facteurs a contribué à la construction d'une société où les garçons sont perçus comme des éléments essentiels à la survie et à la continuité de la famille. La peur de perdre un garçon peut être particulièrement forte chez les mères, qui sont souvent les principaux responsables de leur éducation et de leur bien-être. Cette peur peut se manifester de différentes manières, notamment par des pratiques superstitieuses comme la protection contre le mauvais œil. À cet effet, la mère de la narratrice a procédé comme suit :

« Elle s'empressa de souligner le contour de ses yeux avec du khôl noir et noua de fils de laine noir et blanc autour de son poignet sa cheville gauche et accrocha une khamisa en arg sur la brassière de mon petit frère. Elle glissa, également sous son oreiller un petit Coran qu'une de tantes avait rapporté de son pèlerinage à la Me Grâce à ces précautions, elle croyait dur comme que son petit dernier était définitivement protégé contre tout esprit maléfique qui pourrait nuire santé. Toute menace était donc écartée. Elle est rassurée. » (El Bahdja, 2021, p. 66)

Motivée par la conviction que son fils allait subir le mauvais œil et pouvait même lui transmettre une maladie mortelle, la mère de la narratrice s'est empressée de mettre en place des rituels de protection. Parmi ces pratiques, elle a notamment dessiné un contour noir autour des yeux du garçon, persuadée que cela le garderait en bonne santé. Elle a également noué un fil de laine noir et blanc autour de son poignet et accroché une main de *Fatima* à sa brassière. Bien qu'elle fût consciente que ces gestes ne garantissaient pas une protection absolue contre les esprits malveillants, elle a également placé une version du Coran en provenance de la Mecque sous son oreiller.

À travers son personnage principal, l'auteur dépeint une société musulmane où l'usage de talismans est répandu pour se protéger du mauvais œil, du mauvais sort et de la jalousie. La main de Fatima, fille du prophète Mahomet, est l'un des symboles les plus fréquemment utilisés à cette fin. Cependant, l'auteure s'inquiète des situations vécues par certains musulmans où l'utilisation de ces talismans est pratiquée, bien que l'islam interdise strictement ce genre d'amulette. En effet, l'islam proscrie toute forme de polythéisme et d'idolâtrie, et ne sacralise ni les personnes ni les objets, l'utilisation du Saint Coran comme amulette n'a aucun fondement religieux et ne procure aucun effet.

La narratrice continue de relater les superstitions que sa mère considérait comme des rituels de protection pour son fils. À ce propos, elle souligne :

« Dans cet esprit de superstition, je me souviens aussi qu'elle se dépêchait de rentrer avant la tombe de la nuit son linge, langes, layettes... qu'elle avait mis à sécher dehors. Elle nous demandait aussi de ne pas enjamber son corps car il risquer de ne plus grandir, de même qu'elle n'avait jamais voulu lui faire manger des abats de volaille en particulier leur foie craignant adulte, il ne soit aussi peureux qu'une poule. » (El Bahdja, 2021, pp. 66-67)

Dans la société algérienne, certaines personnes croient que les vêtements, en particulier ceux des enfants, ramassés après la tombée de la nuit seront hantés par les esprits maléfiques. C'est pourquoi la narratrice évite de le faire pour éviter que cela ne se produise. La peur de perdre son fils se poursuit



et se manifeste par l'enjambement de son corps. Cet acte, selon la narratrice, entrainera et entravera sa croissance.

Elle croit également que de manger les abats de volaille provoque la peur chez l'enfant lorsqu'il grandit. Cette superstition est peut-être à l'origine de la présence de membres important dans la famille algérienne, où tout le monde vivait dans une smala. En effet, la smala ne permettait pas de partager équitablement le foie de volaille entre tous les enfants. Ceci empêchait de partager le foie de la volaille entre tous les enfants, c'est pourquoi la famille algérienne a créé une superstition pour dissuader les enfants de demander leur part de foie. Cette croyance est encore profondément ancrée dans la société algérienne aujourd'hui. C'est une pratique irrationnelle que l'auteure cherche à combattre.

6.4. La quête des bénédictions auprès d'un saint patron

La narratrice raconte son expérience personnelle lors du pèlerinage annuel en l'honneur d'un saint patron. Cet événement se tient chaque année en hiver, permettant aux fidèles de se rassembler et d'échapper à la chaleur étouffante de l'été. La réputation du saint patron attire également des pèlerins d'autres régions. Le mausolée du saint patron est situé au sommet du mont. Il a été érigé à cet endroit afin d'être visible de loin par les fidèles. Ces mausolées sont habituellement peints en vert, couleur symbolique de l'Islam, et sont entourés de verdure. La narratrice décrit cet endroit spirituel dans ce passage :

« Nos origines paysannes nous rattrapaient. C'est en cela que nous attendions avec impatience le moment où chaque année au mois d'avril, au sortir de l'hiver lorsque la température était plus clémente, nous nous rendions en pèlerinage dans un mausolée niché dans la verdure, tout en haut de la colline. Personne n'aurait au grand jamais raté cette manifestation qui regroupait des pèlerins venus par-delà les frontières de notre région. C'était l'occasion qui nous était offerte pour solliciter le saint patron de la ville qui y était enterré, pour bénir un mariage, lui demander la santé, ou pour implorer la pluie. » (El Bahdja, 2021, p. 69)

La narratrice met l'accent sur la présence des fidèles à cet événement où l'absence est jugée avec indulgence. Le récit s'articule autour de l'imploration du saint patron pour lui demander la santé, la bénédiction d'un mariage et la pluie. Ces trois dernières requêtes ne s'adressent qu'à Dieu.

L'auteur, à travers sa narratrice, montre à quel point certains Algériens musulmans s'attachent à des pratiques irrationnelles. On peut les qualifier de stéréotypes répandus, profondément ancrés et propagés dans la société algérienne, où ils sont devenus des croyances parallèles à la religion islamique, frôlant parfois le polythéisme, ce qui est interdit dans l'islam sunnite majoritaire.

Les fidèles peuvent visiter le sanctuaire du saint patron en toute sécurité, sérénité et tranquillité. Ce qui donne l'impression que les autorités religieuses sont chargées de veiller à la sauvegarde et à la perpétuation de ces traditions. La transmission de ces pratiques aux générations suivantes leur permet de perpétuer un sentiment d'appartenance et de vivre dans un monde empreint de spiritualité. À cet égard, la narratrice confirme :

« C'est là aussi que dans le souci de sauvegarder et de transmettre aux plus jeunes les croyances, passerelle entre les deux générations, nos aînés nous évoquaient, au cours des veillées, les légendes et les mythes qui nous reliaient à lui. » (El Bahdja, 2021, p. 69)

Pour certains, le sentiment de spiritualité, ressenti dans un sanctuaire dédié à un saint patron, est perçu comme un refuge religieux permettant aux fidèles de se détacher des préoccupations politiques. Pour d'autres, la persistance de ces croyances à une époque où l'accès à la connaissance et au savoir est plus facile que jamais, met en évidence l'enracinement profond et la pratique habituelle des superstitions. Ce qui signifie qu'il est illusoire de vouloir les éradiquer, car elles sont profondément ancrées sous le couvert de la religion. En filigrane, l'auteure soulève deux interrogations : un saint patron décédé depuis des siècles, dont même les fidèles ignorent l'origine du mausolée, peut-il



réellement servir un fidèle ? De plus, l'auteure s'interroge sur la croyance du fidèle en la capacité d'un défunt à lui rendre service.

7. CONCLUSION

L'attachement de l'homme à son existence et au monde qui l'entoure lui permet d'appréhender toutes les représentations sociales. Ce monde foisonnant de sujet et de choses enchevêtrées tels que les croyances, les superstitions, les stéréotypes et les clichés confère à chaque élément un rôle sociétal bien défini. Les représentations sociales, quant à elles, reflètent l'incarnation de l'homme et participent à la constitution de son identité.

La croyance en une valeur, un lieu, à une amulette peut être sacrée pour certains et profane pour d'autres. Ces éléments, parfois individuels, contribuent à la construction de leurs identités respectives. Autrement dit, les idées partagées entre les membres d'un groupe social peuvent forger une identité commune, tout comme des idées opposées peuvent caractériser d'autres groupes. C'est ce qui rend la destruction des superstitions, des stéréotypes particulièrement difficiles à réaliser.

Déraciner les superstitions et les stéréotypes profondément ancrés au sein d'un groupe nécessite l'introduction de nouveaux éléments tout aussi sacralisés. En effet, l'auteure, dans son combat contre la superstition des malédictions, se voit contrainte de recourir à un élément perçu comme sacré, en l'occurrence la récitation de versets coraniques pour la guérison. Cette pratique, reconnue par la majorité sunnite, est également perçue par l'auteure comme une superstition.

La remise en cause des superstitions et des stéréotypes vise à questionner l'ensemble des représentations sociales, telles que la croyance, le sacré et le profane, et la religion. En effet, si les superstitions se fondent sur l'irrationalité, leur destruction s'appuie sur l'instauration d'une culture qui reflète les valeurs d'une société éclairée. C'est ce que l'auteure s'est employée à faire tout au long de son roman.

L'auteure tisse le drame narratif finement ciselé par les identités des personnages adeptes des superstitions et des croyances. Elle met en lumière, pour dénoncer les superstitions et les hypocrisies stéréotypées, le fait que ces personnages fidèles pratiquent en secret ce qui interdit le jour.

En effet, l'âme humaine est intrinsèquement encline à l'adoration. Pour que l'Algérien développe et bâtisse son pays, il est nécessaire d'enjoindre au bien et d'interdire le mal, de s'affranchir du fanatisme religieux et d'œuvrer constamment au service de l'humanité. L'application des préceptes religieux est impérative, tout comme le refus du silence face à l'injustice et à l'humiliation, et le combat contre l'ignorance et l'analphabétisme. Le parcours douloureux de la narratrice, marqué par l'injustice, la manipulation et la souffrance, met en lumière la dure réalité d'une société gangrenée par les superstitions et les stéréotypes.

Ce roman offre une perspective inédite sur les liens entre les croyances individuelles et les normes collectives. Une étude approfondie de ces mécanismes pourrait enrichir notre compréhension des dynamiques sociales.



8. Bibliographie

- Amossy, R., & Herschberg-Pierrot, A., 2021, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Armand Colin.
- Atlan, H., 2014, *Croyances: comment expliquer le monde?* Paris, Autrement.
- Caillois, R., 1950, *L'homme et le sacré*, Paris, Gallimard.
- Clade, J. L., 2015, *Superstitions et croyances populaires: mythes, croyances et légendes*, Paris, Rustica.
- El Bahdja, S., 2021, *Le pantin rêveur*, Alger, Dalimen.
- Emma, G., 2005, «Le triophe des croyances», *Terrain*, N°45.
- Eliade, M., 1965, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard.
- Le Bon, G., 1911, *Les opinions et les croyances*, Belgique, Genève.
- Légal, J.-B., 2015, *Stéréotypes, Préjugés et Discriminations*, Paris, Dunod.
- Mannoni, P., 2012, *Les représentations sociales*, Paris, Puf.
- Mekia, Bennaama., 2024, « La déconstruction des stéréotypes à travers les médias et la littérature », *Revue algérienne des lettres*, volume 7, N°02/2023.